

# Une ville par tous

Texte: Arnaud Hanon



La ville constitue « *la tentative la plus constante et, dans l'ensemble la plus réussie, faite par l'homme pour refaire le monde dans lequel il vit conformément à son désir le plus cher*<sup>1</sup> ».

La ville idéale est la définition même de l'utopie, lieu non situé servant de cadre à des récits imaginaires où l'on élabore une société idéale. Ce qui ne la dévalorise en rien, bien au contraire. Il faut la considérer non pas comme un rêve inatteignable, mais plutôt comme la proposition d'un ici et maintenant réalisable, pour peu que l'on veuille s'y investir en tant que citoyen. Le terme « *hétérotopie* », utilisé entre-autre par Michel Foucault (1926-1984), correspond à cette définition d'une utopie en acte. Nous sommes loin d'avoir épuisé les possibles, n'en déplaise à l'idéologie dominante. Une ville pour tous, par tous, implique la reconnaissance de nos besoins fondamentaux. Elle nous incite par ailleurs à réfléchir, ensemble, aux moyens qui permettent de réaliser un projet commun cristallisant nos désirs.

Conséquence de l'explosion démographique et des flux migratoires, les villes doivent faire face à de nouveaux challenges

en termes de logement et de mobilité. D'ici moins de cent ans, d'après Stephen Hawking, l'humanité devra quitter la terre. Ce qui fut, il y a peu, un fantasme de science-fiction, devient un véritable enjeu pour la survie de notre espèce. Les colons iront bâtir nos futures villes ex nihilo sous des cieux rougeâtres.

Pour l'heure, des défis terrestres non moins urgents nous attendent. Point de tabula rasa ici : nous devons continuer de composer avec l'existant – c'est-à-dire avec les strates de notre histoire, ancienne et récente, colmater les brèches et reconquérir nos villes abandonnées à la logique du rendement, dont la conséquence directe est la fragmentation hétérogène compliquant de fait toute tentative de politique urbaine favorisant l'intégration. « *L'espace intérieur du monde du capital n'est ni une agora, ni une foire à ciel ouvert, mais une serre qui a attiré vers l'intérieur tout ce qui se situait jadis à l'extérieur*<sup>2</sup>. » Nos centres-villes eux-mêmes sont des centres commerciaux en plein air, aux rues bordées d'enseignes, standardisés, censés assouvir ce que nous croyons être nos véritables désirs et besoins : « *Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux*<sup>3</sup>. » Cela génère invariablement de la frustration et en retour, tel un boomerang nous revenant à la face, l'inévitable violence (peu importe l'habit idéologique qu'elle revêt) et son corollaire, non moins oppressant, la surveillance globale.

Ainsi, nos fantasmes de villes du futur (Metropolis, Alphaville, Clockwork Orange, Blade Runner...) prennent corps eux aussi, mais sous forme de contre-utopies. Villes oppressantes, inhumaines, surpeuplées et injustes. Villes où, dorénavant, la moitié de l'humanité vit, travaille... et consomme.

« *À l'image de la ville elle-même, la qualité de vie urbaine est devenue une marchandise destinée à ceux qui ont de l'argent dans ce monde où le consumérisme, le tourisme, les industries de la culture et de la connaissance, sans oublier le recours constant à l'économie du spectacle, sont désormais des éléments majeurs de l'économie politique urbaine*<sup>4</sup>. »

Si nous voulons créer des villes plus sûres et endiguer la violence qui sourd aux pieds des murs de nos cités et qui nous pousse à nous replier dans nos chaumières et en nous-mêmes derrière l'abri précaire que constituent nos écrans, à attendre la fin de l'effritement de nos sociétés, il faudra sans doute commencer par imaginer des villes plus justes, accessibles à tous !

En fin de compte, telle que je l'envisage, la cité idéale existe déjà, sinon en acte, à tout le moins en puissance. Beaucoup d'initiatives sont prises par des citoyens, véritables acteurs des changements urbains, engagés dans la lutte contre l'indifférence et pour l'égalité, s'affairant, dans la mesure de leurs moyens, à briser les cloisonnements, à



◀ Les jardins communautaires urbains favorisent les rencontres et les échanges.

décourager la compétitivité agressive et l'individualisme au profit de la collaboration et de la convivialité, encourageant la pluralité, par des moyens très variés et pas nécessairement spectaculaires. La ville devient ainsi une sorte de laboratoire où l'on expérimente des solutions hors des sentiers battus. C'est ce que l'on appelle l'« *urbanisme tactique* » amenant progressivement la ville à se moduler en fonction des besoins qui varient d'une communauté à l'autre et à contre-courant des grands projets d'aménagement urbanistique parfois déconnectés de certaines réalités. Cette approche bottom-up offre aux décideurs la possibilité d'entendre les voix multiples qui s'élèvent au nom d'une ville pour et par tous, plus hospitalière comme l'illustrent les exemples qui suivent.

Essentiellement contestataire, car selon l'adage de mai 1968, « *la beauté est dans la rue* », le street art est un exemple de réappropriation des espaces publics. Pour peu que l'on élargisse la signification du concept d'Art en l'appliquant à toute activité humaine transformatrice de la société (ce que Joseph Beuys appelle sculpture sociale), le champ des possibles en termes de créativité s'élargit considérablement. Ainsi la réaffectation de lieux abandonnés, une ancienne gare transformée en repaire café permettant de limiter le gaspillage ou un vieil entrepôt voué à être démantelé et devenu, le temps d'une exposition, une galerie présentant des œuvres d'art permettant aux artistes d'être visibles en dehors des circuits traditionnels difficiles d'accès. De manière plus ponctuelle, il y a les fêtes de quartiers qui offrent l'occasion de tisser des liens avec le voisinage. Ou encore les jardins communautaires urbains qui permettent de reprendre le contrôle sur ce que nous avons dans nos assiettes et qui sont des lieux d'échanges d'informations sur les pra-

Les fêtes de quartier apportent la joie dans l'espace public.



Guy Hoffmann



Le street art transforme la ville en un vaste espace d'expression.

tiques potagères. De même les concours de balcons fleuris déjà en vogue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui embellissent les rues<sup>5</sup>. Plus récemment, d'autres impératifs ont vu le jour comme la prise en considération de l'écologie urbaine ou encore de la mobilité douce : c'est ainsi que des collectifs organisent des ballades à la découverte d'espaces méconnus.

La ville peut également être appréhendée avec l'œil du poète, perçue comme un vaste terrain d'exploration par le biais de la flânerie. Selon Baudelaire, « *Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi*<sup>6</sup> ». La notion de flânerie sera développée ensuite par Walter Benjamin (1892-1940). Emboitant le pas, les situationnistes incorporent une dimension politique à la dérive en questionnant le sens de l'espace urbain dans le but de se le réapproprier, fournissant un support de réflexion aux sociologues de la ville. De cette façon, l'art est en prise avec la société pour devenir une véritable expérience (Dewey, 1859-1952).

Nous n'irons pas jusqu'à dire, comme le Pangloss de Voltaire, que « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* », mais la bonne nouvelle est que, pour peu que nous le souhaitions, nous pouvons modeler la ville dans laquelle nous voulons vivre par des actions simples et à la portée de tous. ♦

<sup>1</sup> Robert Park, cité par David Harvey, « Le Capitalisme contre le droit à la ville », 2011, Éditions Amsterdam, p. 8

<sup>2</sup> Sloterdijk Peter, « Le Palais de cristal », 2006, p. 211

<sup>3</sup> Guy Debord, « La Société du spectacle », 1967, Gallimard, coll. Quarto, 2006, p. 768

<sup>4</sup> David Harvey, « Villes rebelles : Du droit à la ville à la révolution urbaine », p. 45

<sup>5</sup> <http://doi.org/10.5169/seals-255258>, consulté le 18.05.2017

<sup>6</sup> Baudelaire, « Le Peintre de la vie moderne », *Le Figaro*, 1863